

Evagination

Quatrième partie

Gao Tian

Bob tourna le bouton de la radio. Il est avec elle et ils montent. L'ascenseur est en panne. Chez qui vont-ils ? Ils ne se souviennent plus. Il s'apprête à lui demander. Elle lui sourit. Il se rétracte.

Au beau milieu de la jungle. Ils ne sont alors plus que trois. Le reste de l'équipage. Bob, elle, Pierre. Combien de temps encore tiendront ? Quelqu'un viendra-t-il les aider ? Elle tient un journal.

Jour 1 : Tout se passe pour le mieux c'est vraiment magnifique ici parce que les choses ne sont pas comme je les vois d'habitude les regarder suffit à m'occuper. C'est passionnant, enrichissant. Bob est beau. Nous sommes tous beaux. Jamais eu autant de mal à m'empêcher de sourire. Du vert, du bleu. On progresse rapidement. Je coupe à la machette les branches brindilles feuilles qui m'empêchent d'avancer.

Jour 2 : Incroyable. Déjà. Nous avons trouvé des ruines très étranges. Quelle civilisation a pu les construire ? Des édifices pyramidaux,

avec des lianes dessus. Très hauts. Dedans curieuses peintures. Une langue qu'aucun de nous ne connaît.

Jour 2 au soir : Nous faisons un feu et il y a de très gros insectes attirés par la lumière en chaleur. Formidable. N'ai jamais vu ou entendu parler de telles créatures. J'essaye de récupérer quelques échantillons. La plus grosse découverte depuis celle de la vie dans les abysses. Sans exagérer, des choses complètement folles. Des serpents longs, longs, longs, n'en voit jamais le bout. Des araignées rapides et de couleurs rouges fluos. Des oiseaux au(x) cri(s) étrange(s). Des arbres qui tombent inexplicablement. Des empreintes dans le sol. Immenses. Nous ne sommes pas mécontents d'avoir ce bouclier répulsif, ou champ de force comme Bob aime bien l'appeler. Sans ça, autant dire qu'on passerait un sale quart d'heure.

Jour 3 : Midi. Merde. Qu'est-ce qui se passe, un autre membre a disparu. Est-ce une plaisanterie ?

Jour 7 : Je reprends ce journal à un moment où je n'ai plus rien d'autre à faire que d'attendre. Je m'occupe. Si quelqu'un le récupère –ci-joint des feuillets avec les notes techniques compilées par l'équipe– c'est sans doute qu'il sera déjà trop tard pour lui. Pour nous. Il ne faut jamais venir. Jamais vous m'entendez.

Si par le plus grand des hasards rien de curieux ne vous est encore arrivé, rebroussez chemin. Immédiatement. Ne serait-ce que pour transmettre ce carnet. Il ne faut pas que vous alliez plus loin. C'est sans espoir.

Retournez à la porte et quittez ce soi-disant « paradis ». C'est l'enfer déguisé. Faites tout sauter. L'ensemble des menaces, les pires menaces, les pires menaces, vous n'imaginez même pas, sont ici. Derrière ces arbres. A travers les notes vous pourrez comprendre. Même si vous croyez dans équipement et technologie. Abandonnez. Inutile ici notre champ de force. Balayé comme un rien. Une pichenette. Nous ne sommes plus que trois. Le

quatrième s'est fait attraper ce matin. Nous avons choisi de ne plus bouger. Nous mourrons de faim, c'est la seule solution.

Le suicide ici ? Surtout pas. On entend les cris de nos anciens compagnons, partout, c'est insupportable. On a tous peur de craquer. On se demande quand on va craquer. Qui va craquer ? Qui va délivrer les autres ? Et tout supporter. Renvoie en profondeur à égoïsmes. Respectifs. Une telle chose. Jusqu'à ce point. Toutes les barrières, toutes les frontières enfoncées. Assaillis. Parce que nous avons été avalés. Nous sommes dedans. Qu'est-ce qu'on pourrait en savoir ?

En savoir. Je fonds et je ne supporte plus ces cris. J'entends toi à travers la glace de la guimauve de ta barbe à papa bleue. Enfermé dans le cagibi je regarde par le trou de la serrure. Colle mon œil et je sens la poussière s'y dépose. L'œil rouge. Me démange me fait souffrir... Une plaque électrique qui se réchauffe, réchauffe, l'eau bouillit. De la vapeur sur la plaie salée. Le cri de nos

compagnons. Le cri de ceux qu'on aime.

Bob on est assailli. Bob. Bob. Je suis en train de perdre Pierre. Je disparais. Je. N'a pas dormi depuis combien de jours ? Je des rêves éveillé. Je étendu sur le lit amorphe. Complètement inactif. Je me laisse mourir. La main passée dans les cheveux, celle de Bob. Caresse réconfortante me donne chaud au cœur. Relatif. Parce qu'après je vois par la vitre l'univers. L'absence du bleu du ciel. Un bout de la lune, de la terre, le noir. Mon cœur se resserre. L'angoisse. Les tranquillisants agissent tout de suite. Puis, sournoisement, le réel se fraye un chemin. Où est-ce que ça commence ? Nous ne sommes. Plus que trois survivants.

En exil loin de notre planète perdue.

Le premier jour, je m'étais réveillé comme tous les autres. En tout cas, c'était ce que je croyais. Mais ce n'était pas le cas parce que je me retrouvais dans un endroit que je ne reconnaissais pas. Un mot dans la tête. Amnésie. Le deuxième jour je décidai de sortir

et rien ni personne. Des voitures arrêtées portes ouvertes. Le silence absolu. Dans le ciel, pas d'avion. Le troisième jour je suis rentré dans la maison de mes voisins il n'y avait personne. Un mot. Solitude. Le quatrième jour j'ai découvert des piles et une vieille TV portable. Je n'ai pas pu entendre de voix humaines ni de musique... juste vu de la neige. Le cinquième jour j'ai entendu quelqu'un qui disait que tout était fini. Un mot. Angoisse. Le sixième jour j'ai regardé le ciel et j'ai vu un gros avion qui montait montait. S'enflammer. Descendre descendre. Puis plus rien rayon de lumière et bruit plus fort que tout ce qu'avant j'avais pu entendre. Une pensée : si j'avais pu ce son sampler, j'aurais pu composer le morceau ultime. Le jour d'après, j'ai compris que j'étais mort. J'ai tourné le bouton de la télévision. On parlait de mon enterrement ? J'ai jeté la télévision par dessus le balcon. Elle s'est écrasée. Le verre. Le gaz.

Des étincelles bleues sont sorties. Ont grimpé le long du poteau métallique. Vers le ciel. Se

frayant un chemin à travers les nuages. Derrière le ciel. Jusqu'au soleil. Se sont nourris de chaleur. Ils grossissent. Grossissent. Une fois qu'ils avaient fini ils repartent. Ils étaient rapides. Plus que leurs cousins les éclairs. Arrivent rarement en retard. Aujourd'hui ce fut le cas.

Vénus.

Accueil chaleureux. Comme d'habitude. N'es-tu jamais triste de voyager sans arrêt ?

–Je ne sais ce que c'est que d'être triste.

–Moi je ne sais ce que de voyager.

Autour d'eux, les autochtones se rassemblaient. C'était le vieux sage qui parlait. Le vieux sage ne parlait pas beaucoup ; en plus il ne parlait pas souvent. De tous ses enfants –il appelait les habitants de la ville ses enfants– c'était Bob et elle qu'il affectionnait tout particulièrement. Quand on lui disait : N'est-ce pas un manque de sagesse de votre part d'avoir des préférés ? Il répondait ; Assurément. C'est si difficile de ne plus rien avoir.

Les vers électrique malgré leurs sourire enviaient le vieux sage. Toujours il avait l'air si calme, si posé. Eux sans cesse en mouvement, remuaient, remuaient.

Un jour ils voulurent lui jouer un tour. Discrètement, derrière lui, ils se cachèrent. Ouvrirent la bouche. Le mordent.

Dans le cœur du vieil homme. Une décharge, il s'éteint. Les deux vers immobiles. Ne pensaient pas que leur geste. Un homme. Eteint. Pas si mauvais. (Au) Fond. Se concertent. Que devons-nous faire ?

Or ils n'ont pas de bras pour l'entourer. Tournent. Tournent. Autour du corps posé. Les cent. Mille. Pas. Ne trouvent pas de solutions. Pousent du bout de leur museau. Et réalisent. Finalement ils ne peuvent rien faire. Fous de tristesse. Ils s'envolent dans la galaxie et au-delà. A toute vitesse.

Certains soirs. On peut les voir. Pierre les vit. Il était assis dans un bois. Sous le clair de lune. Pierre voyageait beaucoup sans franchir le seuil de sa maison. Pierre était le fils secret du

vieux sage. Pierre entendit la plainte des vers. Pierre ne put et ne voulut empêcher une larme de couler.

Le vieux sage, le vieux sage adoré. Par notre faute s'en est allé. Nous sommes pleins de trous pourquoi est-ce nous ? Ramener le vieux sage, tendez vos bras et soulevez-le. Nous ne sommes que des misérables. Nous sommes petits et gigotons. Nous ne nous arrêtons.

Pierre fit quelques pas et se mit à marcher. Les animaux de la forêt, depuis toujours l'appréciaient. Ils, aveuglement le suivaient. Mais il y eut comme une déchirure. De ses yeux ? Ou de son cœur ? La braise. Et la forêt. Incendiée. Les animaux. Paniqués. Toute la faune de crier. Et je vous assure, à ce moment, sur le visage de Pierre, j'ai cru lire, j'ai vu un sourire.

Pierre a accéléré. Pierre. Pierre. Pierre. Ressaisis-toi. Ne te laisse pas abattre. Serre le poing et reviens.

Devant son œil la lunette. Le contact du sable chaud. L'enseignement du vieux maître lui

vide le cœur. Il presse la détente et tire plusieurs fois. Des corps s'effondrent. Les assaillants avancent. Déclenche seconde vague de piège. Les flammes s'élèvent. L'odeur. Les cris. Sans pitié. Les yeux secs. La guerre.

Pierre court vers position. Roule dans une petite grotte. Il sent l'haleine d'une créature dans son dos. Brillent ses yeux rouges. Pas le temps de complètement se retourner qu'elle se jette déjà sur lui. Elle et Bob sont près de la voiture. Une carte étalée sur le capot. Où aller ? Une ombre.

Ils relèvent la tête une mer d'ennemis. Identiques. Autour d'eux. Bob sort le sabre de son fourreau. Se sépare de son fourreau.

Comme un mouvement dans les rangs des assaillants. Ils savent à quel terrible adversaire ils ont affaire. Il aurait préféré éviter la confrontation directe au moins. Trop tard.

Il sentait la bête quelque part au fond de lui se réjouir. Garder le contrôle de soi-même. Le plus possible. Comment tuer de sang froid ? Pas le temps.

Se jette dans le tas. Première coupe, première victime. La bête se cabre. Une goutte de sueur. Déjà. Il ne tiendra pas longtemps. L'armée d'hommes en noirs autour de lui se resserre. Il alterne coupe, déplacement, esquive enchaînement, parade, ménage sa lame, son sang leur sang, les regards et la vie pas plus épaisse que ça, pas plus plus lourde qu'un léger rabattement de la main gauche. Le corps. Le corps avance et s'avance. Vit, respire. Coupe. Découpe. Sans souillure.

Mais la vue du sang, le tambourinement dans ses veines et le cri des coupes qui remontent l'agitent dans les tréfonds de son être. La prison est ébranlée et la terrible créature, cruellement sort ses griffes l'une après l'autre. Délivrée. Les barreaux sautent. Les corps s'amoncellent. La lame dégoulinante. La peur. La sueur. Les techniques au fond des bras du cerveau du cœur, la peau usée, les muscles. Saillants. La bête sort. Jaillit. Berserk. Furie. Rage. Dans le rang des ennemis. Dans les yeux d'elle. Terreur. Elle le bouffe ! Avec une

vitesse et une efficacité surnaturelle, une justesse mortelle, que d'un coup, les membres séparés du corps. Le temps s'arrête après chacun de ses gestes. Le naturel des mouvements. La vie continue inlassablement. Le sang coule, coule. Ses vêtements à présent tâchés. Des gerbes rouges sur ses dents, ses joues. Les hommes noirs réduits à une poignée. Démoniaque. L'un d'eux porte une radio téléphone satellite à sa bouche. Aidez-nous aidez-nous, envoyez des renforts ! Il est déjà mort.

L'homme qui sort son sabre a déjà cessé de vivre. C'est son choix. Bob est un démon. Parfois, une lame dans sa chair s'enfonce déchire ou se plante et ouvre, éclate, un trou dans sa peau, puis baigne dans l'hémoglobine. Ivre de pouvoir. La capacité de tuer. De réduire à rien. Par la technique. Par la répétition rigoureuse et grisante des mêmes gestes. Le meilleur de toutes les écoles. Le meilleur de tous les maîtres. La cruelle vérité. Celui qui gagne a toujours raison. Raison par rapport à

celui qu'il bat et par rapport à celui qu'il regarde. La créature se nourrit de lui et il nourrit la créature. A quel point, ils se complètent.

L'humanité ne peut se permettre d'une telle engeance sur Terre laisser. Ils sont six à, lors d'une attaque combinée surprenante, se jeter sur lui. Mettre un terme à l'abomination. Elle s'avance plus vite que les larmes dans le coin de ses yeux. Et crie au ralenti le non monosyllabique de l'homme qu'elle. Bob réagit. Deux lames le transpercent. De la main gauche, il serre la gorge d'un homme dont les pieds ne touchent plus le sol. De la droite son sabre finit d'accomplir le second mouvement d'un enchaînement assez difficile. Met fin simultanément à la vie de quatre individus.

Le dernier reste agrippé à son sabre. Dans le ventre de Bob, le regarde sourire sanglant salide acive et le dévore. Ouvre la bouche et la plante entre l'épaule et la gorge le déchire. S'acharne sur lui. S'animalise. A quatre pattes.

Les hélicoptères et les chars arrivent. Les

premiers missiles explosent. Projection de sable. Elle court. Il évite tout. Le corps de sa proie dans la bouche. Sabre plus ou moins dans une patte. Balance le cadavre d'un geste brusque de la nuque, vers l'hélicoptère, s'écrase contre autre proche. Explosions. Sur un char. Si rapide qu'impossible de tout suivre. Dans une grotte. Le dos d'un homme. Pierre. Se retourne trop tard. Se jette sur lui et le dévore. Elle arrive et le surprend. Il s'enfuit. Elle pleure. Ne parvient à se résoudre à ne pas lui dire.

Reviens. Reviens. Ne m'abandonne pas. Suis-moi. Prends moi la main et jamais ne la lâche. Nous sommes deux qui ne sommes qu'un. Nous sommes le retour à l'ordre premier. Nous c'est deux fois plus solide que je. Et quand je me rappelle que je vais mourir, c'est ce nous que je brandis à la face de la mort. La résistance. La résistance. C'est quand je il elle nous, on ne lâche rien. On se tient et on empêche l'autre de nous quitter. Quel est ce terrible visage qu'aujourd'hui tu nous

montres ? La place que tu occupes dans mon cœur. Est pourtant sans équivoque. Alors pourquoi t'en vas-tu ? Ne sens-tu pas qu'ici, nul besoin d'uriner à chaque coin de rue. Les averses et les camions nettoyeurs viennent toujours à bout des odeurs. Laisse filer. Je t'ouvre les bras. Je t'attends reviens-moi.

Il court à toute allure. Jusqu'à la ville. Renverse des voitures. De terribles carambolages. Combien de morts d'innocents ? Comment le pardonner. Sans raison. S'agite et attaque. Gravit escalators, dans galeries marchandes, immeubles colorés, passe à travers des vitrines, renverse, étale. Les conserves roulent. Les pommes roulent. A travers le pesticide. On peut lire. Le regard des enfants qui en sont privés.

Bob se lance à la poursuite d'un ascenseur. Piquants dans son dos, jaillit la noirceur des ténèbres les plus noires. Irradie. La pression l'écrase sur le toit de l'ascenseur. L'écrase. La vapeur sort de sa bouche. Un bras. Un bras sort. De plus en plus long et se tire. Se tire.

Une épaule. Une tête. Un corps s'échappe de la si malfaisante créature.

Elle sort du taxi et la scène sur un écran géant. C'est Pierre. Il est revenu pour les sauver. *Le duel final entre Bob et Pierre.* Bob ! Bob ! Je t'en prie ressaisis-toi ! Tu ne comprends pas que dans cette histoire je suis ton allié. Regarde ce qu'ils ont fait de toi. Ils ont gagné. Ils ont gagné. De notre éclatante amitié. Que fais-tu ? Et d'elle ? Hein, dis-moi, l'as-tu réellement oubliée ? Moi je croyais que tu l'aimais.

J'ai vu la bête pleurer.

Je voulais seulement toucher un peu à l'humanité. Vois mon ami ce qu'il m'en coûte. Par tout je suis si facilement blessé. Ma métamorphose et mon courroux. Je l'aimais. Elle m'aimait. A qui du mal nous avons fait ? Peux-tu me dire quel crime j'ai commis pour que dans mon cœur de si terribles lames on ait plantées ? Je l'aimais et malgré tous mes efforts j'ai dû la laisser. Malgré tous mes efforts je ne parviens à cesser de l'oublier.

Le silence qui suivit fut pénible. La foule agglutinée ne savait comment réagir. Même les forces de police n'osaient le petit doigt lever. Puis un homme de derrière a crié.

« Espèce de sale enfoiré. De quelle droit ma femme tu as dévorée » et sur la bête mi-humaine de se jeter. Pierre, Pierre s'est interposé. Le coup de feu a été tiré. Dans la poitrine de Pierre. Figé. Paralysé. Dans les bras de Bob parfaitement humanisé, a fini par retomber et dans un dernier souffle. Mon ami ne m'en veut pas de te quitter. Ma vie jusqu'alors a bien assez duré. Une fois déjà de m'avoir sauvé à jamais je te saurai gré. Il est inutile pour toi de vouloir encore ma vie prolonger. Ne sois plus damné. Ce qui compte c'est ta sincérité.

Bob les mains contre son visage s'est subitement mis à crier. De toutes ses forces. Le cri a percé les multiples couches. L'impact a balayé la foule, les immeubles, les douces musiques, le sable a tournoyé. Recouvre le corps de Pierre. Tout a ensuite très vite

disparu, le laissant seul à moitié nu. Devant elle.

–Je ne sais pas quoi dire.

–Tu es un fantôme. Tu es ce mirage qui me pousse à penser que derrière moi il y a une porte et que si j'ouvre cette porte je découvrirai un somptueux jardin au ciel bleu où les papillons de toutes les couleurs vivent dans la paix et l'harmonie. Je suis maudit. Peux-tu seulement le comprendre toi dont l'évanescence croissante laisse percer les rayons de ce soleil noir qui filtre à travers nos vieux volets ? Les vitres brisées de mes fenêtres.

Un jour, j'ai ouvert les yeux comme tous mes semblables. Mes frères que je déteste, que je renvoie à leurs conditions de maudits, dans l'espoir de moi mieux pouvoir m'échapper. Tu comprends, je glisse subrepticement du cyanure dans la nourriture que je tends au voisin de l'enfant. Dans le creux de ma main. Dans le creux de mon bras je l'étrangle et je l'étouffe parce que le poids de mon existence

pèse plus que tout le reste. Peux-tu comprendre toi dont la légèreté peut être balayée par la simple page tournée d'un quelconque magazine ?

A travers ton corps effacé, je remarque déjà les premières lignes de mon frigo. Et sur sa blancheur se reflète la mienne. Je suis innocent quand tu éteins la lumière et que tu es dans la cave. Oui. Non. Je tends la main. Et pire que de la poussière. Rien. Rien. Une vague reconstitution intellectuelle. Tu es ma perte.

Si je n'avais rien. Je ne perdrais rien. Je donnerai tout pour te savoir à mes côtés mais je n'ai pas assez. Je n'aurai jamais assez et je suis fatigué. Je ne peux pas tout perdre.

Il est assis à une table sur une chaise une lumière jaune se balance au dessus de sa tête dans une grande pièce noire vide étouffante. Les volets sont fermés. C'est une maison pleine de poussière. Avec des toiles si vieilles que les araignées sont toutes desséchées. Une maison misérable. Il se penche en arrière sur sa chaise.

Le bois de la table tout usé. Irrégulier. Des fibres, coup de couteau. Un verre de lait. Il. La tasse. Boit doucement. Il pleure. Il boit. Il pleure. Il boit le liquide blanc. Le gobelet, style de camping, aluminium. Le projette violemment. Renverse du lait partout sur la table, le sol. Le paysage fond et le tintement du gobelet résonne, s'amplifie. Est très vite repris par un orchestre dans la fosse devant la maison caché et les vibrations font trembler l'ensemble. Les carreaux pètent. La table manque de se renverser. Bob se tient la tête coude sur table et mains dans cheveux.

Le tremblement de terre s'empare de son corps gagne son esprit. Ses yeux s'agitent et courent dans toutes les directions. Le lait n'en finit pas de se dissoudre. Le sinistre décor. Ne laisse plus aucune trace, ni même de cicatrice. Le simple et pur effacement.

Apparaît ce blanc triomphant. Ce blanc d'hôpital brille brille partout autour. Et le tintement du gobelet est devenu un bruit de soufflet régulier. De machine.

Lui dans la même position. Elle, la vraie elle allongée dans un lit. Un mince voile les sépare. La mort proche. Elle est encore si là et pourtant déjà tellement partie. Il prend le large sur un bateau. Un voilier. Se laisse porter par le vent et les vagues.

Dans l'océan il existe des êtres qui ne peuvent que se laisser porter. Leur seul choix se limite à monter descendre. Bob est une méduse qui jusqu'ici n'a fait que descendre. Doit aller tout au fond, pour de ses pieds redonner l'impulsion. Mettre un terme. Son cœur se resserre. Car là en bas, en plus des étranges créatures il y a les ténèbres les plus pures.

Il enlève son tee-shirt. S'attache une ceinture de plomb et se jette. L'eau est salée. Trouble. Bancs de poissons, dauphins chasseurs, oiseaux nageurs, quelques requins, terrifiants, les poissons pilotes et tous les autres multicolores, qu'est-ce au loin, ne s'agit-il pas d'un banc de corail ? Le terrible prédateur que cette amonite touche meurt sur le champ.

Baisse la tête et l'ombre s'approche. De gigantesques raies mentas la frôlent et lui caressent la joue comme la mort embrasse le nouveau venu. Quelque chose s'agrippe à sa jambe. Il n'y a déjà presque plus de lumière. L'ombre lui tape le dos. Cette chose à son pied, la tentacule d'un calamar géant.

Se débat se noie. Quelques temps pour retrouver son calme. Respire lentement. La pression lui pèse. Un immense cachalot passe à côté de lui. Un peu de plancton se meut dans ses cheveux. Il ferme les yeux. Quand il les rouvre. Il a les yeux fermés. Enfin les pures ténèbres.

Sauf que. Parfois. De-ci, de-là, un point de lumière le surprend, l'agresse. Rapide. Tel qui promène sa lanterne prêt à l'avaler, tel autre qui la lui crache. Ses yeux s'habituent et il voit, espacée, cette si mystérieuse vie. Combien différente de la sienne, dans combien d'autres préoccupations. Le rythme de l'existence ici l'apaise. Comment en serait-il autrement si l'on devait à chaque pas supporter un tel

poids ?

Et d'un rapide regard, juste avant que ses pieds ne quittent le fond, il surprend du coin de l'œil l'effroyable seigneur des abîmes entouré de sa garde rapprochée.

Lueurs rouges dans les yeux, tentacules aux griffes fluorescentes, danse hypnotique escorté par des serpents d'une longueur phénoménale. L'observe d'un air impassible ou plutôt terrifiant car incompréhensible.

Ses pieds touchent la carcasse d'un animal en train de se faire dévorer par des crabes blancs et murènes. Le second pied. Attend de bien avoir tout le poids de son cœur écrasé. Sent le redoutable maître des abysses s'approcher. Un mouvement de panique. Puis le calme le plus profond. Après tout, ici aussi il y a de la vie.

Un sourire sur son visage, malgré tous les efforts qu'il nécessite. Son énergie dans ses jambes, s'emmagine. S'emmagine. Les veines gonflent. Le sang afflue. Contraste avec toute cette transparence. Bob rougeoit, se solidifie et défie toutes les lois naturelles. Il y a

comme un halo de lumière. Une explosion au moment où il s'élançe et se jette vers le ciel près à jaillir.

Il montera montera jusqu'à toucher la lune. C'est à ce prix qu'il sera à nouveau apte à se déplacer. Le monde jusqu'alors pour lui a été insaisissable. Ils ne veut pas rouler perpétuellement par les marées bercé comme un galet. Il agrippera de ses mains l'excroissance, la distorsion, la saillie qui l'entraînera loin de l'environnant conformisme. Il brandit le poing lors de sa fulgurante ascension. Les bulles autour bloubloutent sans cesse. Et à chaque paliers, les habitants des fonds marins tentent de le suivre, remontent quelques brèves secondes à ses côtés. A chaque instant se lit un peu plus sur son visage la couleur du bonheur. Déjà il jaillit hors de l'eau, les dauphins sautent et l'entouragent de leurs dauphineuses acrobaties.

Ils ne sont plus qu'un petit point noir. Plus besoin de regarder vers le bas. Le poing est levé et les cheveux au vent, ses yeux brillent,

plus très loin, c'est la lune. Et tend l'autre main pour l'embrasser, la saisir. La complémentarité tant attendue. De ce visage mélancolique il n'est plus qu'à un cheveu. Mais que se passe-t-il ? Son doigt presque l'a effleuré. Le vertige du temps qui passe. Elle s'éloigne.

Cet astre devant moi à présent, me brûle et je fonds et je tombe. La tête vers le bas, une colonne de feu, Bob file. A toute vitesse. Percute successivement plusieurs dunes de sable. Tourbillonne. Tempête. Il secoue la tête. Enlève le sable de ses oreilles. En met malencontreusement dans sa bouche. Le sent chaud dans ses chaussures. Plein les poches.

Il n'y a jamais eu de scorpion dans le désert. Il a les yeux mouillés. Mais il ne pleure pas. Il se tient droit. Il se tient droit et tout reste à faire. Il court vers la scène du drame qui déjà a eu lieu maintes et maintes fois. Il la sauvera. Il les sauvera. Ils le sauveront. Les traces de Bob dans le sable. Nous conduisent, trop tard, à la scène du carnage. Que s'est-il passé ? Bob a-t-

il sauvé Bob ?

Les barrières descendent. Le train passe. La sonnerie. Les rats ziguent zagent. La voie est toute tracée. Le train est déjà passé avant lui. Il suffit de suivre. Les chaussures trouées. Les flaques d'eau et les petits cailloux. La plage. La vraie et les rails stoppés net. Au niveau de l'eau.

Un niveau théorique parce qu'il y a les vagues. Les marées. Il se plonge dans l'horizon. Porte une barbe. Des haillons. Le vieux sage. Est vide. Parti. L'air marin amplifie ses poumons. Gonfle et s'envole. Un ballon qu'un chasseur abat. La fumée au bout du fusil. Crache de l'air dessus. Parce que c'est inutile d'agir. Seul sur une île, personne ne venait le faire chier. Il était tranquille. Elle s'approche derrière lui et l'embrasse. Réconfort sécurité le feu crépite. Elle gratte une allumette. Brûle l'image. La ligne. La ligne de la voie. Une route. Juste une route. Et une bonne paire de chaussures. Même si elle disparaît je ne me laisserai pas abattre. Inlassablement je

continuerai. Je trouverai. Je n'ai peur de rien. Je n'ai peur. De rien.

Chaque matin de mon aveugle regard je défie le soleil. Embrase mes yeux. Flamme que j'absorbe se referme dans mon cœur. Un incendie. J'ouvre la bouche et provoque disparition de n'importe quel être n'importe quelle étendue d'eau. Je suis le feu destructeur. Pierre ! Pierre ! Il sent une main sur son épaule. Il s'est endormi sur son bureau. La bouche ouverte. Baveuse. Ridicule. Elle sourit. C'est sympa de te retrouver comme ça, qu'est-ce que tu foutais ? Tu travaillais ?

Le temps d'émerger, renouveau, apaisement. Même pas je voulais jouer un peu. Les temps de chargement sont affreusement longs. Il touche la souris, l'écran se rallume, un bout d'écran de veille. « Regarde. » Il lui montre un peu du jeu mais visiblement ça la fatigue.

—Ça te dérange si on va marcher un peu ? J'en ai marre d'être tout le temps enfermé à préparer ces cours.

—Oui d'accord. Je viens à peine de rentrer mais ça ne me dérange pas. Il fait bon. Ils claquent la porte de la maison. Descendent de l'escalier. Wei lui demande : Est-ce que tu ne te sens pas surveillé ? Sentiment bizarre qu'il y a quelqu'un derrière moi qui m'épie.

—Quoi ? Toi aussi. Viens on accélère. Ils pressent le pas. Derrière eux accélération.

—Merde, on ne rêve pas. On est suivi. On reste ensemble d'accord nous ne devons surtout pas nous séparer. Tu m'entends Wei. Surtout ne pas nous séparer. Il a à peine fini sa phrase que l'élan de leurs courses respectives les entraînent dans deux directions opposées.

—Wei.

—Pierre.

Un choc contre la tête de Pierre.

Il se réveille. Une pièce. Ne se souvient pas de tout. Encore. Sensation de *déjà vu*. Toujours la même histoire. Un homme qui ne se souvient pas se réveille dans une pièce inconnue. Devant lui, une table.

Seulement la table, au plafond retournée. La

porte. Au plafond. Une pièce à l'envers. Chelou. Arrache la lampe devant lui et la balance par la fenêtre. Explode. Le verre brisé chute dans le ciel.

Il escalade à l'envers. Cherche à s'approcher du trottoir. Cependant, au fur et à mesure de son ascension, les parois sont de plus en plus lisses. Ca y est. La dernière prise. Le bout de son pied contre. Tout un corps tendu vers un index qui parvient, presque ! à toucher le bout de trottoir. Un simple contact remettrait les choses à leur place.

Une voiture retournée arrive à toute vitesse. Grillé l'orange. Lui fait perdre l'équilibre. La tête du chauffeur paniqué. Son pied glisse. S'envole. Chute. Longue. Ferme les yeux et se ramasse sur un vieux matelas poussiéreux. Des rayons de lumière sale, à cause de la poussière qui gravite.

Ah oui ! Et ça pue. Ça pue les égoûts. Ce sont les égoûts. Même qu'un rat passe. Et même que quand il regarde ses mains, ben il ne les voit pas parce qu'elles sont recouvertes par

les manches de sa veste. Comme si ses habits ils étaient devenus tout grands. Ou bien si lui Pierre, il était tout petit.

Il se souvient quand il était pas plus haut que ça, il aimait bien sauter sur les matelas. Ça faisait des nuages de poussière, maman éternuait presque à chaque fois. Après, j'allais dehors et jouais avec les copains. On mettait une bouteille par terre. Et on la faisait tourner. C'est la flèche du temps.

Je m'approche, tu tournes la bouteille. Moi je veux être un chevalier. La bouteille tourne, au début normalement, et puis elle est légèrement déviée par un accroc dans le sol. Le goulot cling cling un tour sur deux. D'abord l'air de rien puis comme si quelqu'un jouait avec l'antenne de la télé. Ça se gondole. Comme avec du carton. J'ai un peu envie de vomir. Le tourbillon sur le sol. Je cours de toutes mes forces pour m'enfuir. Trop tard. La flèche du temps dans mon dos. Wei. Revient dans ses pensées. Se relève. Sursaut. Transpirant.

Dans une cellule. Encore et toujours cette

pièce noire. Oui mais cette fois. Il sait. Ils se sont fait attraper. Les services secrets, c'est après elle qu'ils en ont. Ils pensent qu'il est inutile. Ont très vite compris qu'ils ne lui soutirerait rien. Ne l'ont même pas supprimé. L'ont laissé là, sur ce vieux matelas. Quelque part dans les lointaine périphérie de la ville, dans cet entrepôt abandonné. Epoussète ses habits. Il va la sauver. Regarde l'heure sur sa montre. Il entend un hélicoptère et le voit s'approcher. Pierre c'est moi Bob, je suis venu pour tous nous sauver. Monte avec moi. Vite.

Il ne se fait pas attendre. S'installe à côté de son fidèle ami. Ils ont bien failli nous avoir. Ils utilisent toutes sortes de procédés même les plus perfides. Maintenant je suis convaincu que nous pouvons les avoir. Malgré tout ce qu'ils nous ont fait endurer nous sommes toujours là. Est-ce que as entendu les derniers événements ? –Non. Bob tourna le bouton de la radio.